

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

CHAPITRE 1 : PROPOSITION ET VERITE CHEZ FREGE, RUSSELL ET WITTGENSTEIN

Frege, Russell, et le concept de proposition

Wittgenstein et la bipolarité de la proposition

La nouvelle conception des connecteurs propositionnels

La nouvelle conception des « lois logiques »

CHAPITRE 2 : LES ORIGINES FREGENNES DE LA NOTION DE FORME

La nature de la fonction propositionnelle chez Frege et Russell

L'incomplétude de l'objet dans le *Tractatus*

Le statut de la « contrainte typologique »

Les critiques wittgensteiniennes de l'idée de « contrainte typologique »

Les origines du concept d'espace dans le *Tractatus* : l'analogie entre la logique et la mécanique

CHAPITRE 3 : EXPRESSION ET ANALYSE CHEZ FREGE, RUSSELL ET WITTGENSTEIN

Les relations entre l'expression et la pensée chez Frege et Russell selon Dummett

Le concept d'expression dans le *Tractatus*

Les conceptions russelliennes de l'analyse

Le concept d'analyse dans les *Carnets*

CHAPITRE 4 : LE SYMBOLE INCOMPLET

Analyse fregéenne et analyse russellienne

Le nouveau concept d'expression

Le rôle des symboles incomplets dans les *Principia*

CHAPITRE 5 : SYMBOLISME ET ANALYSE DANS LE *TRACTATUS*

Wittgenstein, lecteur de *On Denoting* : symboles et règles de syntaxe

Wittgenstein, lecteur de *On Denoting* : les règles de traduction

La nature de l'analyse dans le *Tractatus*

Analyse et forme de la proposition

CHAPITRE 6 : LA CRITIQUE DE LA GENERALITE

Quantification et fonction de vérité

La généralité comme mode d'expression

La critique de la construction ensembliste du nombre

Généralité accidentelle et généralité formelle

CHAPITRE 7 : ANALYSE ET PHILOSOPHIE

L'origine russellienne de la notion de problème philosophique

La proposition dépourvue de sens

« I'll teach you differences »

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES ABREVIATIONS

Nous avons pris le parti de nous référer aux traductions françaises (quitte à les modifier) quand elles étaient disponibles.

Frege

- SD* *Sens et Dénotation*, cité dans la traduction de C. Imbert, in *Ecrits Logiques et Philosophiques*, Paris : Seuil, 1971
- CO* *Concept et Objet*, cité dans la traduction de C. Imbert, op. cit.
- NS* *Nachgelassene Schriften*, H. Hermes, F. Kambartel et F. Kaulbach éd., Hamburg : Felix Meiner Verlag, 1969.
- Gg* *Grundgesetze der Arithmetik. Begriffsschriftlich abgeleitet*, Hildesheim : G. Olms, 1964.
- Bg* *Begriffsschrift*, Angelelli éd., Hildesheim : G. Olms, 1964

Russell

- Pples* *The Principles of Mathematics*, Londres : Routledge, 1937
- OD* *On Denoting*, cité dans la traduction de J. M. Roy, in *Russell – Ecrits de Logique Philosophique*, Paris : PUF, 1989.
- Ppia* *Principia Mathematica*, Cambridge : CUP, 1927. Pour les textes de l'introduction, nous nous référons à la traduction de J. M. Roy 1989.
- Pblms* *Problèmes de philosophie* cité dans la traduction de F. Rivenc, Paris : Payot, 1989

Wittgenstein

Lorsque nous renvoyons au *Tractatus*, nous indiquons seulement le numéro de la remarque. Lorsque nous renvoyons aux *Carnets*, nous indiquons seulement la date du passage.

- NL* *Notes on Logic 1913*, cité dans la traduction G-G Granger, in *Carnets 1914-16*, Paris : Gallimard, 1971.
- NM* *Notes dictated to Moore in Norway, April 1914*, cité dans la traduction G-G Granger, op. cit.
- WCV* *L. Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, cité dans la trad. fr. de G. Granel, Mauvezin : TER, 1991.
- CC30-32* *Les Cours de Cambridge 1930-32*, trad. fr. de E. Rigal, Mauvezin : TER, 1988.
- CC32-35* *Les Cours de Cambridge 1932-35*, trad. fr. de E. Rigal, Mauvezin : TER, 1992
- PU* *Recherches Philosophiques*, trad. J. Klossowski, Paris : Gallimard, 1961.

Dummett

- FPL* *Frege : Philosophy of Language*, London : Duckworth, 1981
- IFP* *The Interpretation of Frege's Philosophy*, London : Duckworth, 1981

INTRODUCTION

Le *Tractatus Logico-Philosophicus* est le premier livre de Wittgenstein. C'est également le seul publié de son vivant. Différentes sources permettent de se faire une idée assez précise de sa genèse mouvementée. Les plus anciennes remarques datent des années 1911-1913 : Wittgenstein travaille alors à Cambridge avec Russell¹. De la fin 1913 à l'été 1914, le philosophe s'isole à Skjolden en Norvège ; cette époque constitue une période d'intense activité intellectuelle pendant laquelle d'importantes avancées sont réalisées². Dès le début de la première guerre mondiale, Wittgenstein s'engage comme simple soldat dans l'armée autrichienne. De l'hiver 1914 au début de l'année 1916, il circule sur la Vistule à bord du *Goplana*, à l'arrière du front, ce qui lui laisse quelques loisirs pour poursuivre ses recherches logiques³. Mais pendant l'été 1916, lors de l'offensive Brusilov, il est affecté en première ligne. Ce n'est qu'en 1917, à Olomüc, puis à Vienne, que Wittgenstein, profitant du répit dû à la révolution russe, peut reprendre son travail⁴. La mise en forme de ses remarques commence selon toute vraisemblance pendant l'hiver 1917-1918 et s'achève à Hallein (près de Salzbourg) chez son oncle, l'été suivant⁵. Le *Tractatus* n'est publié, après diverses péripéties, que trois ans plus tard, en 1921, dans la dernière livraison des *Annalen der Philosophie* dirigées par Ostwald. C'est la lecture des *Principles of Mathematics* en 1909 qui conduit Wittgenstein, travaillant alors à Manchester comme ingénieur, à abandonner ses recherches en aéronautique et à aller suivre les cours de Russell à Cambridge. Le récent auteur des *Principia* n'a pas, au début, une très haute estime des capacités philosophiques de son étrange « allemand »⁶, qui refuse entre autres d'admettre qu'il n'y a pas de rhinocéros dans la salle de cours⁷, et qui ne cesse de lui demander s'il a les talents requis pour consacrer sa vie à la logique⁸. Cette appréciation change après la lecture d'un texte que Wittgenstein écrit pendant les vacances de Noël de l'année 1911. A la fin du second trimestre universitaire, Russell écrit à Lady Ottoline :

Oui, Wittgenstein a été un grand événement dans ma vie – quoi qu'il puisse advenir dans le futur [...]. Je l'aime et je sens qu'il résoudra les problèmes que je suis trop vieux pour

¹ C'est pendant cette période que Wittgenstein écrit ses *Notes sur la Logique de septembre 1913*.

² Les *Notes dictées à G. E. Moore en Norvège de avril 1914* nous donnent un aperçu de ces réflexions.

³ De nombreuses remarques des *Carnets* datent de cette période.

⁴ R. Monk (*Wittgenstein : The Duty of Genius*, London : Vintage, 1990, pp. 137-166) insiste sur la coupure que constituent l'expérience du feu et la rencontre avec Engelmann à Olomüc. Les préoccupations du philosophe deviennent plus religieuses et éthiques.

⁵ Pour une analyse détaillée de la genèse du *Tractatus* et une classification des différents manuscrits pré-tractatuséens, Cf. l'article de B. Mc Guinness « Wittgenstein pre-*Tractatus* manuscripts », in Haller R. et alii éd., *Wittgenstein in Focus. Grazer Philosophische Studien*, 33-34, 1989.

⁶ C'est la façon dont Russell désigne Wittgenstein dans les lettres qu'il envoie à Lady Ottoline. Il n'apprendra qu'à la fin 1911 que Wittgenstein est autrichien.

⁷ Russell écrit à L. Ottoline le 2/11/11 : « Mon ingénieur allemand est, je pense, stupide. Il pense qu'on ne peut rien connaître d'empirique – je lui ai demandé d'admettre qu'il n'y avait pas de rhinocéros dans la salle, mais il n'a pas voulu. »

⁸ Wittgenstein ne parvient pas à choisir entre sa carrière d'ingénieur (son père souhaite qu'il continue) et la logique.

résoudre – tous les types de problème que mon travail engendre, mais qui nécessitent un esprit frais et la vigueur de la jeunesse. Il est *le* jeune homme que j’espérais.⁹

En trois mois, « son allemand » passe du statut d’importun à celui de protégé. Pendant plus d’un an et demi les deux hommes vont être quotidiennement en contact, travailler en commun, discuter sur un pied d’égalité. Ces conversations ont eu une influence déterminante sur Wittgenstein. Stimulé par le contact continu avec son maître, il pénètre plus avant sa pensée et s’imprègne de ses difficultés. La lecture des *Principles* n’a pas été simplement une impulsion vite oubliée. L’ensemble de la réflexion philosophique et logique du premier Wittgenstein s’élabore dans un dialogue constant, direct ou épistolaire, avec Russell.

La rencontre avec la pensée du philosophe anglais a eu un autre effet, tout aussi important. Dans l’Appendice A des *Principles*, Russell discute une théorie très proche de la sienne, présentée en 1893 par un obscur professeur allemand de l’université de Iéna : Gottlob Frege. Wittgenstein, dès 1909, se procure un exemplaire des *Grundgesetze* qu’il étudie en même temps que les *Principles* ; enthousiasmé par l’œuvre, il rend visite à l’auteur avant d’aller voir Russell à Cambridge à la fin de l’été 1911. Le jeune philosophe retournera au moins une fois, en janvier 1913¹⁰, à Iéna, et restera en contact épistolaire avec Frege tout au long de l’écriture de son ouvrage. En mars 1918, c’est même à Frege qu’il annonce l’achèvement de son livre ; c’est alors envers lui, non envers Russell, qu’il reconnaît avoir la plus grande dette. Même si les contacts avec le philosophe allemand ont été moins continus et moins libres qu’avec son professeur à Cambridge, les textes de Frege ont indubitablement marqué de manière extrêmement profonde la pensée de Wittgenstein¹¹. Une remarque de *Zettel* est à cet égard très révélatrice :

Le style de mes propositions a été extraordinairement fortement influencé par Frege. Et si je le voulais, je pourrais établir cette influence là où à première vue, personne ne la verrait.¹²

Ce qui est écrit dans les années trente-quarante vaut *a fortiori* pour les années pendant lesquelles Wittgenstein lit Frege.

Dans la préface du *Tractatus*, lorsqu’il se penche sur les origines de sa pensée, Wittgenstein cite deux sources : les « travaux de [son] ami Russell » et les « œuvres grandioses [*grossartigen*] de Frege ». C’est donc avant tout en les mettant en relation aux écrits de ces deux auteurs que l’on peut expliquer les textes souvent très énigmatiques du premier Wittgenstein. Certes, de nombreuses études ont souligné l’importance d’autres influences ; citons « en vrac » la pensée de Schopenhauer, les œuvres de Hertz et de Boltzmann, les ouvrages de Kraus et de Weininger¹³. Le bain culturel, typiquement viennois, dans lequel a été plongé tout petit Wittgenstein ne saurait d’autre part avoir été sans conséquence sur la maturation de sa réflexion¹⁴. Mais les commentateurs s’accordent généralement sur le fait qu’il faut réserver une place spéciale aux deux logicistes. Frege et Russell sont plus que de simples influences ; ils sont pour le jeune philosophe les véritables destinataires du *Tractatus*. L’ouvrage peut être considéré comme une sorte de lettre que le soldat Wittgenstein, seul et coupé de toute possibilité de communiquer ses pensées, écrit pour répondre à la stimulation que constitue le souvenir des conversations qu’il a eues avec ses deux aimés¹⁵. Si l’on veut saisir le sens de telle ou telle remarque, il faut les

⁹ Lettre à L. Ottoline, cité par R. Monk, *Wittgenstein...*, op. cit., p. 41.

¹⁰ R. Monk, *Wittgenstein...*, op. cit., p. 70.

¹¹ Le fait que Frege, à la différence de Russell, écrive en allemand, langue dans laquelle Wittgenstein pense et écrit, joue certainement un rôle dans la proximité entre les deux philosophes.

¹² *Zettel* §712

¹³ Sur le rapport de Wittgenstein à Schopenhauer, on pourra consulter Brockhaus R. R., *Pulling up the Ladder : the Metaphysical Roots of Wittgenstein's Tractatus-Logico-Philosophicus*, Chicago : Open Court, 1991. J. Bouveresse a consacré de nombreux textes aux relations entre Wittgenstein, Hertz et Boltzmann ; on pourra consulter par exemple l'article « Wittgenstein, la Philosophie et les Sciences », in *Wittgenstein analysé*, Leyvraz et Mulligan éd., Nîmes : J. Chambon, 1993. R. Monk, dans le livre déjà cité, analyse longuement l'influence de Weininger et de Kraus sur l'auteur du *Tractatus*.

¹⁴ Pour une description de l'atmosphère qui régnait dans la famille Wittgenstein, voir le livre de Toulmin S. et Janik, A., *Wittgenstein's Vienna*, New York ; Simon and Schuster, 1973. B. Smith, P. Simons et K. Mulligan établissent d'intéressantes comparaisons entre le *Tractatus* et l'école brentanienne ; voir par exemple Simons P. éd., *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht : Kluwer, 1992.

¹⁵ Le comportement de Wittgenstein au sortir de la guerre confirme ce que nous avançons ici. Il envoie en 1919 trois copies du *Tractatus* : une à Russell, une à Frege, une à Engelmann. Comme y insiste Monk (*Wittgenstein...*, op. cit., pp. 160-166), et comme l'attestent de nombreuses lettres (13/3/19, 12/6/19), Wittgenstein semble considérer que seuls Russell et Frege sont capables de saisir le sens du livre. Il écrit par exemple à Russell (Lettre du 13/3/19) : « En réalité tu ne comprendras pas [le manuscrit] sans une explication préalable étant donné qu'il est écrit en remarques très courtes. (Ceci signifie bien sûr que *personne* ne le comprendra ; alors même que, comme je le crois, il est tout aussi clair qu'un cristal.) ». Après avoir reçu la réponse de Frege et constaté qu'il « n'en n'a pas compris un mot », Wittgenstein écrit à Russell : « Mon seul espoir est de *te* voir bientôt et de tout t'expliquer, car il est TRES difficile de ne pas être compris par une seule personne. » (19/8/19). Le philosophe ne se faisait donc aucune illusion sur la possibilité d'être compris par le grand public, c'est-à-dire par qui ne connaît pas le genre de problèmes qu'affrontaient Russell et Frege.

lire avec les yeux de leurs destinataires. C'est à la place de Frege et de Russell qu'il faut se mettre pour déchiffrer ce qui n'est parfois qu'une allusion à un de leurs modes de raisonnement, à une de leurs théories, ou à un de leurs concepts.

Les commentateurs se demandent ainsi, la plupart du temps, si les remarques très lapidaires du premier Wittgenstein prolongent ou rompent avec la tradition logiciste inaugurée par Frege et Russell. Le débat tourne par exemple autour du problème de savoir si oui ou non, Wittgenstein reprend le projet de langue logique ; si oui ou non, il admet les relations à titre de constituant des états de choses ; si oui ou non, il distingue le contenu propositionnel de l'assertion, etc. etc... Les lectures qui insistent sur la continuité entre Wittgenstein et ses maîtres rapprochent souvent les thèses du *Tractatus* de celles défendues par tel ou tel mouvement se développant sur la scène « analytique » contemporaine ; elles soulignent d'ordinaire l'écart séparant les pensées du premier et du second Wittgenstein¹⁶. A l'inverse, les travaux qui mettent l'accent sur les ruptures entre la réflexion des « précurseurs » et celle de leur élève font généralement un usage plus critique de l'œuvre, perçue alors comme le prélude aux *Recherches Philosophiques*¹⁷.

Cette manière d'aborder les textes du *Tractatus* ne nous paraît pas être la plus pertinente. Lorsqu'on pose la question du rapport entre Wittgenstein et les logicistes, on est en effet victime d'une illusion rétrospective faisant croire qu'en 1921 les noms de Frege et de Russell sont déjà associés dans une tradition. Qu'une œuvre se réclame aujourd'hui des deux philosophes n'a certes rien de surprenant : l'ensemble de la production de tendance « analytique » revendique la double filiation. Mais en 1921, la chose ne va pas de soi. D'abord, parce que Frege est alors absolument inconnu. Jusque dans les années cinquante, le porte-drapeau du logicisme, ce sont les *Principia*¹⁸. Ensuite parce que la double référence à Frege et à Russell dans la préface du *Tractatus* n'a pas pour fonction d'opposer de façon commode un courant de pensée à un autre, mais à délimiter un champ de problèmes qui fournit la matière première de la réflexion. Or l'unité de ce champ fait immédiatement question. En effet, à l'examen, les conceptions philosophiques des deux logicistes se découvrent être très éloignées les unes des autres, et les systèmes logiques qu'ils développent, être profondément différents dans le détail de leur organisation et de leur présentation¹⁹. Celui qui insistera tant plus tard sur l'importance des « petites différences » ne pouvait méconnaître, et n'a pas méconnu, les multiples points de tension entre deux pensées qu'il maîtrisait parfaitement.

Lire le *Tractatus* à la lumière des œuvres de Frege et de Russell ne voudra donc pas dire ici le rapporter à un contexte bien établi, homogène et unitaire, auquel on peut l'intégrer ou au contraire l'opposer. Un tel champ unitaire frégeo-russellien n'existe pas. Ce que Wittgenstein a sous les yeux, ce sont deux cadres conceptuels extrêmement puissants qui s'ajustent mal l'un à l'autre. Et l'hypothèse qui a gouverné notre recherche est que le jeune philosophe construit sa propre réflexion précisément à partir de cette tension et de ce décalage constant entre les pensées de ses deux aînés. La

¹⁶ Les lectures qui s'intéressent, après Von Wright (*Wittgenstein*, Oxford : Blackwell, 1982), à la question des modalités dans le *Tractatus* sont un exemple typique de ce genre d'interprétation. Voir par exemple Bradley R., *The Nature of all being. A study of Wittgenstein's modal atomism*, Londres : OUP, 1992.

¹⁷ Voir par exemple les travaux de C. Diamond, *The Realistic Spirit : Wittgenstein, Philosophy and the Mind*, Cambridge : MIT Press, 1991.

¹⁸ C'est seulement à partir des années cinquante-soixante, sous l'impulsion du travail éditorial et critique de P. Geach et de M. Black, que les œuvres de Frege sont exhumées et diffusées dans le grand public.

¹⁹ Les travaux récents consacrés à Frege et à Russell manifestent tous une prise de conscience accrue de la distance entre les deux auteurs. Les comparaisons entre les œuvres tendent ainsi à disparaître. Lorsqu'on consulte l'index du livre de J. Weiner (*Frege in Perspective*, Ithaca et Londres : CUP, 1990), on s'aperçoit par exemple que l'interprète ne cite Russell qu'une seule fois, dans une note. Lorsqu'on refait la même expérience sur le commentaire de P. Hylton (*Russell, Idéalism and the Emergence of Analytical Philosophy*, Oxford : Clarendon Press, 1990), on découvre que Frege est cité beaucoup moins fréquemment que des auteurs comme Moore, Bradley, Kant.

question que nous nous sommes posée, et qui a donné lieu aux développements qui vont suivre, a été la suivante : comment en 1921 peut-on être à la fois l'ami de Russell et l'admirateur de Frege ? L'ingénieur autrichien, isolé à Manchester, dévore l'œuvre du logicien allemand en disciple du philosophe anglais ; il reçoit les théories de Russell en lecteur imprégné des textes de Frege. Il faut donc se placer au croisement problématique des deux pensées si l'on veut saisir le sens des questions que se pose le premier Wittgenstein. Lire le *Tractatus* à la lumière des œuvres de Frege et de Russell a signifié ici tenter de dégager sa structure cristalline en projetant sur elle deux faisceaux croisés de lumières hétérogènes.

Ceci explique l'importance accordée dans ce qui suit à la comparaison entre les écrits de Frege et de Russell²⁰. Seule une description préalable des tensions et des divergences entre les deux systèmes logiques et philosophiques permet de dégager le sens de l'intervention wittgensteinienne. Ces différences ne sont généralement posées comme telles ni par Frege ni par Russell, mais elles ressortent de la confrontation de leur pratique logique et de leur réflexion philosophique. Ces décalages ne concernent pas non plus toujours des points doctrinaux fondamentaux. Les concepts que nous mettons en avant ne jouent parfois, au sein de chacun des dispositifs, qu'un rôle secondaire²¹. Il n'empêche : sortis du contexte de leur système respectif, rapportés et opposés les uns aux les autres, ces expédients donnent naissance, dans le *Tractatus*, à de nouveaux paradigmes. Dans tous nos chapitres²², les textes du premier Wittgenstein sont considérés comme une réponse à des difficultés engendrées par la confrontation des pensées de Frege et de Russell. Tantôt le jeune Ludwig prend position pour le second contre le premier ; tantôt, il défend le logicien de Cambridge contre celui de Iéna. Le plus souvent, il cherche à enrichir la pensée de l'un en y intégrant des éléments de la pensée de l'autre.

Nos deux premiers chapitres sont consacrés à l'analyse de la conception tractatuséenne de la logique. Dans le premier, nous nous intéressons à la théorie de la proposition, centrale dans l'œuvre de Wittgenstein. Alors que Frege, en distinguant l'assertion [*Aussage*] de la pensée [*Gedanke*], ajuste sa conception de la proposition au fonctionnement de son symbolisme, Russell, lui, ne parvient pas à concilier sa volonté de considérer la proposition comme une totalité unifiée, avec l'organisation de son système expressif, qui possède deux signes distincts pour noter l'assertion et le concept propositionnel. La notation tabulaire introduite dans le *Tractatus* apparaît dans cette perspective comme le résultat d'un approfondissement de l'idée russellienne selon laquelle l'unité de la proposition doit être préservée. Si les analyses russelliennes échouent, c'est, selon Wittgenstein, parce que le philosophe anglais est tributaire d'un symbolisme qui assimile, de par son fonctionnement même, la proposition à un nom. La nouvelle notation proposée dans le *Tractatus*, en manifestant directement sur le signe la

²⁰ Plus de la moitié du livre est consacrée à un commentaire des œuvres des deux logiciens.

²¹ L'objectif que nous poursuivons lorsque nous examinons les textes de Russell et de Frege peut ainsi nous amener à accentuer artificiellement l'importance de telle ou telle différence entre les deux auteurs, si nous estimons que l'opposition en question joue un rôle important dans la pensée du premier Wittgenstein.

²² A part le chapitre 6.

différence entre proposition et objet, permet de ne plus démembrer la *Satz* en deux unités distinctes – elle permet de réajuster les intuitions théoriques de Russell avec une nouvelle pratique logique centrée sur l’usage des tables de vérité.

Le second chapitre est consacré à la conception tractatuséenne du constituant propositionnel, ou dit autrement, de l’objet. Chez Russell, les termes qui se combinent pour former des propositions sont définis indépendamment les uns des autres, et ne possèdent de ce fait aucune structure propre capable d’interdire certaines combinaisons. Chez Frege au contraire, les constituants de la *Gedanke* sont intrinsèquement différenciés : un concept, à la différence d’un objet, est un terme essentiellement insaturé ; il doit impérativement, pour figurer dans une *Satz*, être complété par un objet. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein prend le parti de Frege contre Russell : les constituants d’un état de choses comme les éléments d’une proposition contiennent, selon lui, en eux-mêmes l’ensemble de leurs possibilités de combinaison. Cette allégeance à Frege est la source de plusieurs développements célèbres. Elle est à la racine de la critique wittgensteinienne de la théorie des types ; elle constitue le noyau dur de la distinction entre dire et montrer ; elle explique la critique que Wittgenstein adresse à la théorie russellienne du jugement.

Ces deux premiers chapitres portent sur la façon dont Wittgenstein renouvelle les conceptions fregéennes et russelliennes de la logique. Restreinte à la manipulation des tables de vérité, la discipline, au prix, il est vrai, d’une amputation de ses branches les plus fécondes, acquiert dans le *Tractatus* un statut clair que les deux logiciens n’ont jamais su lui donner. Les trois chapitres suivants sont consacrés, non plus à la théorie du contenu logique, mais à celle de son expression. Le problème est le suivant : Wittgenstein considère-t-il qu’il est possible et souhaitable de construire, comme Frege et Russell le pensent, une notation logiquement parfaite, ou s’oppose-t-il au contraire à cette idée ? L’attitude du philosophe est loin d’être limpide et la question de savoir comment il faut concevoir la relation entre l’idéographie et la langue usuelle dans le *Tractatus* divise, depuis la *Critical Notice* de Ramsey en 1923²³, les commentateurs.

Le troisième chapitre a une structure assez complexe. Il s’agit d’abord, en nous appuyant sur une interprétation de Dummett, d’opposer deux façons (une russellienne, l’autre fregéenne) de comprendre la perfection logique d’une langue. Si, chez Russell, une expression est logiquement parfaite lorsqu’elle reflète isomorphiquement un contenu auquel on peut accéder sans passer par la médiation d’un langage, chez Frege, un symbole logiquement parfait est un symbole qui exprime un sens logiquement irréprochable, c’est-à-dire une *Gedanke* qui possède une valeur de vérité. Wittgenstein, lorsqu’il est lu à partir de cet arrière-plan, paraît dans le *Tractatus* mélanger, sans parvenir véritablement à les dépasser, les deux conceptions de l’expression. Mais dans ce chapitre, nous mettons également à l’épreuve la distinction établie par Dummett, en nous intéressant de plus près à la

²³ « Critical Notice of the *Tractatus* », reproduit dans Copi et Beard eds., *Essays on Wittgenstein’s Tractatus*, Londres : Routledge, 1966. Ramsey y soutient, contre Russell, que ce que dit Wittgenstein vaut pour toutes les langues, et non pas pour le seul langage logique.

façon dont Russell conçoit sa célèbre analyse de *On Denoting*. L'examen aboutit à une conclusion ambiguë : le philosophe anglais développe bien une théorie de l'expression proche de celle que lui attribue Dummett, mais cette théorie lui rend sa propre pratique logique extrêmement difficile à comprendre. Tout se passe comme si Russell effectuait en 1905 un geste que sa théorie de l'expression lui interdisait de réfléchir conceptuellement. Dans un dernier temps, nous soulignons que la tension entre la pratique russellienne de l'analyse et la théorie russellienne du langage a été identifiée comme tel par Wittgenstein, à l'époque des *Carnets*.

Le quatrième chapitre constitue le cœur de notre interprétation. Il porte uniquement sur Russell et Frege, et vise à montrer que la nouvelle analyse de 1905 nécessite une théorie de l'expression qui ne peut pas être intégrée au cadre construit par Dummett. Nous défendons dans un premier temps l'idée que le parallèle établi habituellement entre l'analyse russellienne des descriptions définies et l'analyse fregéenne des symboles exprimant la généralité, est fondé sur une mauvaise analogie, et manque la singularité profonde du mouvement de pensée développé dans *On Denoting*. Selon nous, ce n'est rien de moins que le statut de la logique qui est modifié par ce texte. La langue usuelle, fondamentalement défectueuse chez Frege, acquiert chez Russell le statut de langage logiquement ordonné – et les rapports entre la langue vernaculaire et la notation canonique, qui échappent chez le philosophe allemand à toute investigation logique, deviennent après *On Denoting* un objet d'étude privilégié. Nous soutenons dans un second moment que ce changement fondamental a pour origine une nouvelle approche de l'expression. Russell perçoit le signe linguistique comme étant essentiellement lié, non pas à une référence, mais à des règles d'usage. Frege comme Dummett réduisent le phénomène expressif à sa dimension visible : le symbole est pour eux essentiellement une marque. Ce qui ressort des analyses russelliennes, c'est précisément le fait que la marque visible, le signe, n'est qu'une partie d'une totalité plus vaste – qu'un même signe, selon ses occurrences, peut appartenir à des symboles complètement différents. Dans un dernier temps, nous montrons comment ces « petites différences » entre Frege et Russell retentissent sur la structure d'ensemble de leur système logique respectif. Les *Grundgesetze* se présentent comme une axiomatique dans laquelle les déductions s'effectuent au sein d'une même langue. Les *Principia* juxtaposent à cette progression « horizontale » un développement « vertical » dans lequel le contenu logique est manifesté dans différents systèmes symboliques, amoncelés les uns sur les autres. Différents langages logiquement ordonnés coexistent pacifiquement dans le système russellien, et la théorie de la relation entre ces différentes langues est exposée à l'intérieur du système.

Le cinquième chapitre revient sur la conception tractatuséenne de l'expression. Le projet est de montrer que la doctrine de Wittgenstein, loin d'être incohérente, n'est que la reprise théorique, absente chez Russell, du geste accompli dans *On Denoting*. Nous mettons, dans un premier temps, en relation les principaux concepts tractatuséens (ceux de symbole, de syntaxe, de définition, de traduction) avec la pratique russellienne. La pensée wittgensteinienne apparaît alors toute entière comme un effort visant à recentrer la conception du phénomène expressif autour de la notion de règles d'usage, et nous

montrons qu'il n'y a, dans cette perspective, plus aucune contradiction entre la thèse selon laquelle la langue usuelle n'est pas analysée et celle selon laquelle elle est logiquement ordonnée. Nous examinons ensuite la nature du concept d'analyse dans le *Tractatus*. Quel critère emploie Wittgenstein pour déclarer qu'une notation est analysée ? Russell en appelait à des considérations psychologiques, en particulier au concept d'*acquaintance*. Une proposition était, selon lui, analysée lorsque ses constituants désignaient des objets auxquels l'esprit avait accès. Son disciple refuse de s'engager dans cette voie. Le rôle que jouait l'intuition chez le philosophe anglais est tenu dans le *Tractatus* par la théorie de la *Satz* : une notation dont les règles de syntaxe ne se réduisent pas au calcul du vrai et du faux n'est pas, selon Wittgenstein, analysée. Le jeune penseur réussit donc à élaborer, contre Russell, une théorie purement logique, non psychologique, de l'analyse.

Les deux derniers chapitres exploitent le travail effectué dans les trois chapitres précédents. Ils visent à montrer comment la conception de l'expression, mise en place dans le *Tractatus*, permet de donner un sens à des passages notoirement difficiles de l'œuvre.

Le chapitre six est consacré à la théorie de la généralité. Comment interpréter la disparition presque complète dans le *Tractatus* de toute référence à la quantification ? Deux thèses de Wittgenstein expliquent, nous semble-t-il, ce retrait. Le philosophe considère d'abord que la théorie fregeo-russellienne de la généralité est confuse. L'idée selon laquelle les quantificateurs sont des concepts logiquement primitifs mêle sans les distinguer des considérations psychologiques (ou linguistiques) et logiques. Pour l'auteur du *Tractatus*, les quantificateurs ne sont pas des idées logiquement fondamentales, mais des fonctions de vérité tout à fait ordinaires. La notation du général ne constitue donc plus dans ce cadre l'expression d'une nouvelle logique ; elle apparaît seulement comme un nouveau système symbolique, c'est-à-dire comme une manière singulière d'écrire quelque chose qui, en droit, peut être exprimé autrement. Mais l'effacement du thème de la généralité s'explique également d'une autre manière. Wittgenstein se montre très critique à l'encontre du projet logiciste consistant à réduire la totalité des symbolismes mathématiques à la notation quantificationnelle. L'examen détaillé de la construction ensembliste des nombres naturels le conduit en particulier à insister sur des distinctions conceptuellement fondamentales que l'uniformisation des notations tend à effacer. Vouloir uniformiser les symbolismes n'est pas techniquement erroné, mais philosophiquement trompeur. La nouvelle logique de Frege et de Russell est pour Wittgenstein seulement un nouveau langage, que rien ne destine à devenir le *médium* universel qu'en ont fait les logicistes.

Le dernier chapitre porte sur la nature de la philosophie. Wittgenstein affirme que les problèmes philosophiques sont des non-sens qui ne sont pas immédiatement perçus comme tels. Comment concevoir que des expressions dépourvues de tout contenu puissent nous apparaître comme dotées d'un sens ? Comment expliquer le fait qu'il faille déployer une activité particulière pour éliminer ce qui n'est qu'une apparence de problème ? Le point fondamental est, selon nous, le suivant : ce n'est pas, dans le *Tractatus*, une tendance psychologiquement explicable, quoique fondamentalement irrationnelle, qui précipite le métaphysicien hors des limites de la langue, mais l'usage d'un langage

dont la syntaxe est extrêmement complexe et difficile à maîtriser. Le surgissement du problème philosophique n'est pas lié chez Wittgenstein à une complexion psychologique particulière, mais à l'écart logique existant entre la pensée et l'expression de la pensée. Comme dans *On Denoting*, l'ordre de nos systèmes symboliques peut, dans le *Tractatus*, à tout moment nous devenir opaque ; comme dans *On Denoting*, la clarification de notre expression (son accomplissement) n'est atteinte que dans une reprise critique distinguant les symboles employés de ceux qui ont avec eux leur signe en commun. La liaison entre la théorie du langage et la réflexion sur la nature de la philosophie conduit ainsi Wittgenstein à critiquer l'identification russellienne de la philosophie à l'analyse. La tâche philosophique ne consiste pas selon lui à uniformiser nos modes d'expression, mais au contraire à rendre visible les différences entre les divers symboles que nous utilisons.

Le fil directeur de notre ouvrage est constitué par l'idée que le *Tractatus* n'offre pas seulement une théorie de la logique, mais également une réévaluation des relations qu'entretiennent la logique et le langage. Dans nos deux premiers chapitres, les principales conceptions logiques de Wittgenstein sont examinées. Mais les trois chapitres suivants visent à montrer que l'on ne saurait réduire le *Tractatus* à une théorie de la proposition et des constituants intra-propositionnels : Wittgenstein, en centrant la réflexion sur l'usage des signes, et en montrant que tout système symbolique, qu'il soit analysé ou non, est gouverné par des règles qui préviennent toute faute logique, renouvelle complètement la théorie de l'expression. Cet ensemble de thèses, ainsi que la lecture de l'opposition entre les conceptions fregéenne et russellienne qui le sous-tend, ne sont pas, selon nous, appréciés à leur juste valeur. Le déplacement opéré par Wittgenstein, outre son importance et son intérêt, a en effet de nombreuses conséquences. Les critiques que l'auteur du *Tractatus* adresse à la notation du général, ainsi que sa conception très singulière de l'exercice philosophique, exposées dans nos deux derniers chapitres, sont notamment inintelligibles si on ne les relie pas à la nouvelle théorie de l'expression.

Comme ce rapide panorama le montre, l'interprétation proposée ici n'est pas un commentaire exhaustif de la pensée du premier Wittgenstein. Il y a des thèmes, des concepts, des textes dont nous ne parlons pas. Aucun développement n'est spécifiquement consacré à la théorie de l'image ; les remarques concernant les sciences expérimentales ne sont que très peu commentées ; et la fameuse « éthique », qui clôt le livre, n'est pas abordée pour elle-même. De plus, même si, surtout dans les trois dernières parties, de nombreuses comparaisons sont faites entre le *Tractatus* et les *Recherches*, nous n'avons pas consacré de chapitre spécifique à l'évolution de la pensée de Wittgenstein. Pourquoi ces omissions ?

Si le *Tractatus* est un livre court, la littérature secondaire qui lui est consacrée est immense. Et il est extrêmement difficile de parler de la notion de *Bild* par exemple sans faire référence et exposer les diverses positions adoptées par les uns et les autres. Il a donc fallu faire des choix. Les questions que nous avons décidées d'aborder sont celles qui s'intègrent le mieux à notre perspective herméneutique générale, consistant à commenter les textes du *Tractatus* à partir de la description des options

divergentes prises sur tel ou tel problème par Frege et Russell²⁴. Que cette hypothèse interprétative ne puisse rendre compte de la totalité des remarques du premier Wittgenstein ne fait aucun doute. Nous espérons cependant convaincre le lecteur, au cours de l'ouvrage, qu'une telle démarche permet de jeter quelque lumière sur des passages difficiles, et pourtant cruciaux, du *Tractatus*.

²⁴ C'est ce qui explique également le fait qu'aucune analyse globale de l'évolution de Wittgenstein ne soit ici proposée. Le parti pris de renvoyer le *Tractatus* à son amont, et non, comme c'est plus souvent le cas, à son aval, rendait difficile une telle entreprise. Nous aurons toutefois l'occasion de montrer que notre hypothèse herméneutique permet d'éclairer des aspects de l'œuvre du second Wittgenstein.